

LA
LEGENDE DES AMES

SOUVENIRS

DE QUELQUES CONFÉRENCES DE SAINT
VINCENT DE PAUL.

Par EUGÈNE ALCAN.

2 volumes in-12..... Prix: \$1.50

LA RÉCONCILIATION.

Dieu, dans un jour de grâce et de bénédiction, avait ménagé à un confrère de Saint-Vincent de Paul, des relations d'une douce et heureuse cordialité, au sein d'une famille chrétienne. Ces relations avaient été établies par le président de sa conférence et duraient depuis bien des années déjà. Un grand bien devait en sortir, il n'y avait plus qu'à attendre le jour et l'heure de Dieu; ce jour et cette heure ne tardèrent pas à venir.

Dans les meilleures familles, il y a des épreuves qui surgissent au moment où l'on s'y attend le moins; elles sont toujours très pénibles; mais Dieu les permettant, il faut s'incliner et attendre de sa bonté le jour béni de la délivrance. Une de ces épreuves était venue fondre sur la famille chrétienne de laquelle nous parlons.

Il y avait longtemps que l'on priait dans cette excellente famille, afin d'obtenir le retour d'un prodigue à des sentiments qui étaient certainement dans son cœur, mais qui s'y tenaient à l'état latent, sans se manifester le moins du monde au dehors; cette manifestation aurait cependant fait le bonheur d'une famille entière. Qu'y avait-il donc qui put l'empêcher? Un simple malentendu entre le père et le fils. Ce dernier, malgré ses excellentes qualités, évitait de parler à son père depuis trois grandes années.

Une chose cependant aurait dû commander impérieusement le retour du prodigue à de meilleurs sentiments, aux sentiments de son cœur: son père, son digne père, avait une maladie mortelle qui pouvait l'enlever subitement! — Oh! que la jeunesse est inconséquente et que ses instincts savent peu la servir et encore moins la conseiller! — Une chose cependant était pleine de vie en ce jeune homme: Il avait une tendresse sans égale pour sa mère, tendresse absolument désintéressée. Cette bonne mère suppliait son enfant chéri de se réconcilier avec son père, et depuis des années ce fils, si affectueux pourtant, résistait à ses supplications. Tous les saints du paradis avaient été mis à contribution pour obtenir ce retour si désiré, et rien ne se faisait; le prodigue résistait: il supposait des torts à son père et il voulait que son père les réparât.

Notre confrère recevait, comme ami de la famille, les confidences de la digne mère et cherchait en retour à fortifier la plus douce espérance de son cœur. Malgré ses efforts, cette digne mère était anxieuse, son chagrin était plus grand, plus profond que de coutume; dans sa douleur, elle disait: Pauvre enfant! il est si bon, et malgré sa bonté, il ne me donne pas cette joie! Quand donc ce cher enfant reviendra-t-il de son erreur? Ce qui m'effraie, c'est de penser que son pauvre père peut mourir sans avoir vu luire ce jour que je demande tant à Dieu!

L'ami chrétien intervint pour dire: Vous demandez, Madame, quand luira ce heureux jour? Je vous étonnerais peut-être si je vous disais: ce jour, vous le verrez bientôt, si vous le voulez.

—Mais vous savez bien que c'est là le plus grand désir de mon cœur. Que me faudrait-il faire pour cela? prier? J'ai tant prié que je ne sais plus à quel saint me vouer.

—Je sais, Madame, que l'on n'a pas à vous donner ce conseil; aussi ne viens-je pas vous dire de prier, mais de toucher le cœur de la Reine de tous les saints.

—Par quel moyen?

—Je vais vous le dire: si vous, mère selon la nature, vous pouviez donner quelque chose à votre fils, qui fût pour son plus grand bien, ne seriez-vous pas heureuse de penser que ce cher fils ne doute pas un instant que cette chose lui sera accordée par sa mère?

—Le contraire me blesserait.

—J'ajoute que la confiance illimitée qu'il aurait en vous, vous serait une raison

de lui accorder promptement sa demande.

—Sans aucun doute.

—La sainte Vierge, Madame, n'est-elle pas la meilleure des mères? — Vous l'avez beaucoup priée? eh bien! ne la priez plus: remerciez-la du retour de votre fils comme d'une chose très prochaine; non, plus de prières; témoignez votre confiance par une chaleureuse action de grâces, sans laisser dans votre cœur la moindre place pour le doute; s'il se présente, chassez-le comme une tentation. Faites cela, Madame, et celle que l'on appelle si justement la mère de toutes les grâces ne voudra pas que sa bonté soit moins entière que votre confiance.

—Vous ranimez mon espérance.

—J'en bénis Dieu, Madame, et crois pouvoir vous assurer que le retour de votre fils est entre vos mains: il se fera au jour et à l'heure où votre confiance sera à la hauteur de votre désir.

—Je vous promets de faire en tout point ce que vous me conseillez.

—Et moi, Madame, j'ose vous promettre en retour que dimanche prochain, votre fils embrassera son père.—Cet entretien avait lieu un jeudi.

—Votre confiance me comble de joie.

—Et la vôtre, Madame, ramènera votre fils dans les bras de son père.

Le soir de ce jour, notre confrère, après avoir élevé son cœur à Dieu et remis absolument l'affaire entre les mains de la sainte Vierge, sous le vocable de Notre-Dame des Victoires, se rendit auprès du cher fils qu'il n'avait jamais vu et de qui il n'était connu que de nom. Ce jeune homme, tenu en chartre privée par son père qui voulait le réduire à merci, était entré dans une maison de commerce comme principal commis. Il s'y était fait estimer. L'ami de sa famille se présenta à ce jeune homme pour lui demander quelques minutes d'entretien.

—Vous voyez, Monsieur, lui fut-il répondu, je suis seul en ce moment au magasin et je ne puis...

—Monsieur, si vous le permettez, je vous attendrai. Vous fermez à neuf heures et il ne s'en faut que de dix minutes?

Pressé dans ses retranchements, il accepta et donna l'ordre de fermer.

Quand tout fut en règle, il sortit avec celui qui allait se montrer son meilleur ami.

La conversation s'engagea sans préambule, en ces termes:

—Monsieur, c'est la première fois que j'ai l'avantage de vous voir, mais je sais que vous avez entendu parler de moi par madame votre mère.

—Oui, Monsieur, j'ai entendu parler de vous. Je ne sais pas trop ce que vous pouvez avoir à me dire, mais puisque vous avez à m'entretenir, je suis à vos ordres.

—J'ai d'abord une prière à vous faire: Voudriez-vous m'accorder cinq minutes d'entretien, sans m'interrompre? J'ai besoin que vous me le promettiez.

—Le début est bien solennel. Quoi qu'il en soit, je vous le promets et vous écoutez.

—Je vous remercie et vais simplement dire ce qui m'amène auprès de vous: Voilà trois ans, Monsieur, que vous êtes en délicatesse avec votre vénérable père.—Notre confrère avait de suite pris le taureau par les cornes, aussi lui fut-il instantanément répondu:

—Oh! Monsieur, ce sont là des affaires de famille qui ne regardent personne.

—Pardonnez, Monsieur, vous avez bien voulu m'accorder cinq minutes d'entretien avec promesse solennelle de ne pas m'interrompre; je requiers l'exécution de votre promesse.

—C'est juste, je vous l'ai promis, eh bien! je vous écoute.—Ces paroles furent dites avec une impatience assez bien contenue.

—Depuis trois ans, Monsieur, vous n'avez pas dit un mot à votre père. Votre ancien professeur, que vous avez en vénération, vous a prié de faire cesser cet état de choses; vous n'y avez pas fait droit; votre mère, votre si bonne mère, que vous aimez beaucoup, je le sais, vous a supplié de vous réconcilier avec votre père, et vous savez combien cette réconciliation la rendrait heureuse; vous avez résisté aux instances de votre mère!

—Eh bien! alors?...

—Oui, oui, je comprends. En ce moment vous vous dites: M. X... est bien présomptueux de croire que je vais lui accorder ce que j'ai cru devoir refuser à mon professeur et à ma mère.

A ce moment et sans interrompre, il fit un signe d'assentiment.

—Oui, sans doute, reprit l'heureux intermédiaire, et je ne comprendrais pas qu'il en fût autrement; et cependant, je viens à vous.

—Avec quel espoir, alors?

—Je vais vous le dire: Je suppose que votre père ait tous les torts envers vous et que vous n'en ayez aucun; est-ce que vous voudriez, même dans ce cas, que votre père vint vous demander pardon? Non, jamais vous ne voudriez cela. Je connais vos sentiments et vous avez le cœur trop bien placé, pour vous arrêter un seul instant à un semblable désir. Maintenant écoutez bien ce que j'ai à vous dire: Votre père est malade, plus malade que vous ne pensez! Il peut, d'un moment à l'autre, mourir subitement, je vous l'affirme. Si ce malheur arrivait, toute votre vie, vous regretteriez d'avoir laissé mourir votre père sans lui avoir donné le baiser de paix et sans avoir reçu sa bénédiction.

—Je n'ajouterai qu'un mot: Placez-vous vis-à-vis de vous-même et interrogez-vous, interrogez votre cœur sans faire nulle attention à celui qui vous parle en ce moment, interrogez votre cœur, et ce qu'il vous dira de faire, faites-le. S'il vous dit de laisser mourir votre père sans vous être réconcilié avec lui, laissez-le mourir sans lui avoir donné cette consolation; mais si, au contraire, ce cœur qui n'est pas mauvais, vous conseille de vous épargner cet éternel remords, allez au plus tôt, au premier jour libre, voir ce cher père; dites-lui une seule parole, celle qui vous viendra dans le moment et que Dieu vous mettra sur les lèvres; il vous ouvrira ses bras, vous l'embrasserez, et, avec la bénédiction de Dieu, vous aurez amassé du bonheur pour le reste de vos jours.

Permettez-moi d'ajouter une seule parole: l'heure que nous venons de passer ensemble vous sera comptée; pensez-y bien. C'est peut-être l'heure suprême de la grâce. Quel que soit l'instrument dont Dieu a bien voulu se servir pour la faire arriver jusqu'à vous, l'instrument n'est rien, Dieu seul est tout. L'instrument? c'est le balai dans la main du balayeur. En cette circonstance, c'est Dieu qui est le grand balayeur, et moi je ne suis que le misérable balai. Aussi bien, tous, tant que nous sommes, nous avons bien quelques brins d'ordure, qu'il est bon de chasser, de balayer de notre pauvre cœur. Voilà ce que j'avais à vous dire.

Maintenant, je vous laisse à vos réflexions et vous remercie de la bienveillante attention que vous avez bien voulu m'accorder.

Cette conversation qui ne devait durer que cinq minutes dura plus d'une heure.

L'heureux confrère de Saint-Vincent de Paul n'exigea aucune promesse. Sa mission était achevée. A dix heures, il quitta ce bon et excellent jeune homme, qui lui tendit la main avec une certaine effusion à laquelle se mêlait peut-être quelque peu de reconnaissance.

L'action de grâces de la bonne mère avait produit son effet. Le retour semblait imminent, tout allait changer; la conversion, l'heureuse conversion allait enfin ramener un peu de bonheur au sein d'une famille qui ne manquait pas d'épreuves!

Resté seul, le fils bien-aimé entra en lui-même, et sous l'action efficace de la grâce, il jeta un regard profond sur ses dernières années. Ce regard eut un effet salutaire. Semblable alors à cet autre enfant qui causa tant de joie à la cour céleste, il se dit lui aussi: Je sais bien ce que je ferai, je me lèverai et j'irai à mon père!... et il se leva.

C'était ce bienheureux dimanche, prédit on quelque sorte trois jours à l'avance. Il se leva et il alla à son père qui, à l'exemple du Père de l'Évangile, aurait voulu, lui aussi, courir au-devant de son fils, mais la maladie le retenait au lit. Il fit ce qu'il put: dès que le pauvre enfant eut prononcé une seule parole, le bon père lui tendit les bras, et le fils se jeta au cou de son père en versant de douces et bienheureuses larmes.

Sa bonne et excellente mère, ravie du retour si longtemps désiré, attira sur son cœur, en versant des larmes de joie, son bien-aimé, l'embrassa avec la plus grande effusion en lui disant: Je savais bien, mon enfant, mon cher Édouard, que ton cœur était bon. Oh! que ta mère est heureuse!... Quant au bon père, il eut une joie parfaite et une immense consolation. A la

suite de cette réconciliation, il y eut un grand festin, le festin du retour: le dimanche suivant, on tua le veau gras pour fêter cet heureux événement. Notre confrère fut traité en ami de la maison: ayant quelque peu assisté au combat, on crut devoir l'appeler au banquet qui suivit la victoire.

Le père, le bienheureux père, encore retenu sur sa couche, n'a pu prendre part au banquet qu'en se donnant la joie de l'ordonner. De temps en temps, de sa chambre, il agitait la sonnette pour savoir si rien ne manquait au festin: Donnez-leur du champagne, disait-il, et comme on lui répondait que l'on en prenait dans le moment, il désira que l'on fit sauter le bouchon d'une autre bouteille en disant: La bouteille en train ne compte pas; donnez-en une autre à ces chers enfants et du meilleur de ma cave; et il semblait à tous que l'on entendait l'écho d'une voix divine, dire et redire: Il faut bien se réjouir, car mon fils était mort et mon fils est vivant; mon fils était perdu et mon fils est retrouvé.

Cette bonne soirée se passa à la joie et à la satisfaction de tous.

Quelque temps après, cette réconciliation fut scellée par un don de cent mille francs que le père de famille fit à son fils pour lui faciliter un établissement.

Tout aurait été à souhait si la santé du bon père s'était améliorée; il n'en fut malheureusement pas ainsi; il y eut bien des intermittences dans les crises, mais ces dernières revenaient fréquemment; le mal qui faisait des progrès minait lentement le cher malade qui ne laissait pas de prévoir que l'issue pouvait lui être fatale. Aussi se tenait-il prêt à tout événement, et ce, de la façon la plus chrétienne.

Un matin, ne se sentant pas plus mal qu'à l'ordinaire, le bon père était sorti, comme il avait coutume de le faire; en chemin, il s'était arrêté pour faire une offrande à une pauvre mère de famille qui ne savait comment payer son loyer. Rentré chez lui, il s'était mis à table avec sa chère et digne femme.

Tout à coup, sans que rien n'ait pu le faire pressentir, il se sent frapper!...

La maladie était arrivée à son apogée, et le pauvre père, le digne chrétien n'eut que le temps de dire à sa chère femme: Oh!... je ne sais ce que j'ai... si je meurs... prie le bon Dieu pour moi, et il rendit le dernier soupir!...

Le soir, quand son fils arriva, on lui annonça, avec toutes les précautions possibles, la fatale nouvelle.

Son chagrin fut profond et sa douleur amère! Combien en cet instant suprême n'a-t-il pas dû, du fond du cœur, bénir Dieu d'avoir suivi les inspirations de la grâce, et combien aussi ne s'est-il pas épargné de regrets, de remords, qui auraient empoisonné tous les jours, tous les instants de sa vie!

Il y a dans ce récit un exemple qui parle trop par lui-même pour que nous nous permettions la plus simple réflexion; il n'y a qu'à lire, à méditer et à conclure.

Si à la lecture de ce récit absolument historique, un retour, un seul, pouvait s'opérer, nous bénirions Dieu de l'avoir mis à jour et chanterions encore avec toute l'effusion de notre âme, le cantique donné à la terre dans un jour de joie et de bonheur:

"Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté."

LE

Catéchisme au XIXe Siècle

PAR L'AUTEUR DU

Manuel complet du Missionnaire

2 volumes in-8..... Prix franco, \$1.00

Tome 1er, Les Fondements de la Foi;
Tome 2ème, Les Commandements, La Grâce, La Prière, Les Sacrements.